

Gedanken von Mann und Lukács sind „einfach“ auf die Zeit zurückzuführen. In einem „Literatursoziologischen“ Werk ist es unzulässig, die Umstände, die kulturelle Umgebung, die Zeit in solchem Maße außer Acht zu lassen.

MTA
Filozófiai Intézet
Budapest

Júlia Bendl

Aurélien Sauvageot
Souvenirs de ma vie hongroise
(Corvina, Budapest, 1988.)

En commençant à lire les *Souvenirs de ma vie hongroise* d'Aurélien Sauvageot – parus en 1988, juste avant la mort de l'auteur – la première question qu'on doit se poser concerne certainement l'identité du destinataire. Pour qui écrit-il ? Qui sont censés de s'intéresser au récit de la période budapestoise (1923–1933) du mémorialiste ? Si nous prenons en considération l'écriture de Sauvageot – écriture de linguiste, c'est-à-dire composant le récit d'unités brèves et choisissant le plus souvent des expressions bien faciles à saisir –, nous sommes obligés de convenir que ce livre s'adresse avant tout à un public hongrois, et au petit nombre de Français ayant quelque rapport avec la Hongrie.

Car le livre de Sauvageot – quoique l'auteur le commence par une épisode de sa petite enfance – n'est point *Une vie*, au sens où l'on entendait au XVIII^e siècle, c'est-à-dire relatant les étapes d'une vie humaine pour en faire profiter les contemporains. Ces *Souvenirs* sont plutôt l'histoire d'une passion, celle qui a saisi le jeune linguiste au début des années 1920 et qui lui fait terminer son livre – à l'âge de 90 ans – par ce mot pathétique, un mot de l'écrivain István Csurka – „Il est difficile, bien des fois même mortel, d'être Hongrois, mais cela le vaut.”

Arrivant à Budapest en novembre 1923, ne sachant pratiquement rien de la Hongrie, mais ayant, grâce à une vieille histoire, mille fois racontée par sa mère, une opinion plutôt favorable des autochtones, le nouveau lecteur de français du Collège Eötvös va bientôt tomber littéralement amoureux de la Hongrie. Mais il raconte tout cela sur un ton tellement distant et détaché que le lecteur ne s'en rend compte que petit à petit.

D'où l'étrange force de ces *Souvenirs*. On sait que Sauvageot a déjà écrit une *Découverte de la Hongrie*, parue à Paris, chez Félix Alcan, en 1937. Cette *Découverte* est une description minutieuse et plutôt impersonnelle de la réalité hongroise : de la géographie, de l'histoire, de la race, de la langue, des coutumes etc. Mais ce travail d'entomologiste nous paraît aujourd'hui bien dépassé, il n'est révélateur ni de la Hongrie, ni du personnage de l'écrivain. Le point de vue choisi dans les *Souvenirs* est, par contre, autrement fructueux. Il nous donne tout d'abord un autoportrait hautement intéressant d'un personnage typique de la troisième et de la quatrième républiques. D'où l'intérêt de l'image de la Hongrie des années 1920–1930, et surtout du personnage du hungarophile, ouvrier des rapports entre la France et la Hongrie.

De l'autoportrait, aussi intéressant qu'il soit, il n'y a pas grand'chose à dire, si ce n'est qu'en rapport avec le sujet qui nous préoccupe : le rôle de l'intermédiaire. Il faut rappeler, en tout cas, que Sauvageot est un personnage typique de la République : normalien, socialiste, franc-maçon, croyant ferme à la supériorité des vertus de la France républicaine et démocratique, il est de la race ceux qui composent l'élite intellectuelle et politique de la France. Il partage la conviction rationaliste de cette élite, d'où, certainement, sa réserve quant à sa vie privée ; nous n'en apprenons que ce qui est indispensable à savoir pour suivre sa carrière de linguiste finno-ougrienne.

Mais cette carrière est déjà, en elle-même, fort intéressante. C'est Antoine Meillet – souverain incontesté des linguistes français et bête noire, à cause d'un livre sur les langues, déconsidérant la langue hongroise, de Dezső Kosztolányi – qui aiguille le jeune Aurélien Sauvageot, dès 1917, dans la direction des langues finno-ougriennes. Robert Gauthiot, désigné à étudier ce domaine, étant mort à la guerre, Meillet annonce au tout jeune

germaniste qu'est Sauvageot, qu'il devrait apprendre le finnois et le hongrois pour pouvoir occuper, dans un futur incertain, la Chaire de finno-ougrienne qu'on devrait créer à l'École des Langues Orientales. Sauvageot mettra dix-huit ans à remplir les conditions nécessaires, mais Maillat tiendra parole : la Chaire est créée en 1935, Sauvageot est nommé professeur.

Pour arriver là il devait tout d'abord apprendre le finnois et le hongrois, puis présenter et soutenir une thèse. Son séjour budapestois devait donc servir à cela ; tout en occupant un poste de lecteur de français au Collège Eötvös, il avait à perfectionner son hongrois et à rédiger ses deux thèses (car à l'époque la thèse principale devait être accompagnée par une deuxième thèse, de moindre importance). Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, sauf quelques imprévus : d'une part des obstacles, rencontrés en la personne de Louis Eisenmann, dans la carrière académique, d'autre part la passion, tout à fait imprévisible, du jeune professeur pour la langue, la littérature, l'histoire hongroises. Mais les deux ne sont pas tout à fait indépendants l'un de l'autre.

On sait la superbe ignorance des Français par rapport à l'Europe centrale. A part quelques spécialistes (comme l'était Louis Eisenmann) ils ne savent pratiquement rien ni de la géographie, ni de l'histoire, ni de la culture. C'était le cas de Sauvageot, celui de François Gachot (arrivé un an après son collègue) ou alors celui de Jean Mistler, futur député, ministre, romancier et secrétaire perpétuel de l'Académie Française, attaché culturel à Budapest entre 1920 et 1924. Mistler n'était jamais réparti de son ignorance : il nous fait savoir dans ses souvenirs tardifs (*Le jeune homme qui rôde*, Paris, 1984) qu'il s'ennuyait beaucoup à Budapest où il n'y avait ni vie musicale, ni vie littéraire dignes de ce nom. Pour Mistler la Hongrie – quoi qu'elle ne soit pas anthropique – a bien mérité son sort pour avoir choisi, lors de la Grande Guerre, le mauvais camp.

Le cas d'Aurélien Sauvageot est tout différent. Est-ce l'influence du Collège Eötvös, institution très francophile encore à cette époque ? Est-ce sa sympathie pour Albert Gyergyai qui lui sert d'introduit dans les hautes sphères culturelles du pays ? Est-ce son engouement en sa qualité de linguiste pour les beautés de la langue hongroise ? Ce qui est certain, c'est que le jeune lecteur va sympathiser bien vite avec la Hongrie et les hongrois. Sa curiosité est sans bornes, il fera ainsi connaissance d'une part avec l'histoire, la langue et la littérature, d'autre part avec de différentes couches de la société de l'époque : des universitaires, comme Gombocz, Melich ou Eckhardt, des écrivains, comme Babits, Kosztolányi, Móricz, Illyés, de bourgeois budapestois, d'aristocrates, de nobles appauvris, de fonctionnaires etc.

Sauvageot voit clairement les tares de cette société, et s'insurge, en bon républicain, contre les inégalités qu'il rencontre un peu partout. Pour le Français qu'il est, imbibé des grands thèmes de la Révolution, c'est-à-dire de la liberté et l'égalité, le manque de libertés et le manque d'égalité sont proprement révoltants. Mais, contrairement à Jean Mistler et contrairement à tous ceux qui constituaient cette élite intellectuelle qui était l'inspirateur des traités de Versailles, Sauvageot ne porte pas une condamnation globale sur la Hongrie, mais nuance, dès le début, sa pensée.

La rencontre des plus grands esprits de l'époque – suivie par la découverte de leurs textes – y est pour beaucoup. Touché par le rayonnement d'un Babits ou d'un Illyés, bien guidé par Gyergyai, ébloui par la poésie d'Endre Ady, Sauvageot épouse tout naturellement les préoccupations de ses interlocuteurs et de ses amis, comprend parfaitement l'importance de la langue, et sera bientôt conscient du poids de l'histoire. Tandis que la plupart de ses compatriotes se cantonnent dans une pensée théorique et condamnent automatiquement et sans l'analyser tout ce qui apparaît comme un écart, Aurélien Sauvageot, tout en gardant ses convictions, devient peu à peu un fervent de la cause hongroise.

Il y a, bien sûr, des moments difficiles, surtout l'affaire de la falsification de francs français en 1926. Mais ceci n'empêche pas l'action de Sauvageot qui se développe sur plusieurs plans. L'aspect diplomatique est le moins important : l'ambassade le consulte parfois, et en 1928 il essaie de servir d'intermédiaire à Paris lors de la visite d'une délégation ministérielle hongroise, dirigée par le conseiller Zoltán Magyar.

A part la préparation et la soutenance de sa thèse, condition sine qua non de sa nomination, Sauvageot élargit, dès le début de son séjour, le champ de ses activités. D'une part il devient traducteur, et réussit ainsi à faire publier en France des livres qu'il considère comme importants – citons *Le fils de Virgile Tumar* de Mihály Babits chez Stock, en 1930 –, d'autre part il commence vers la fin des années 1920 un énorme travail, la rédaction d'un grand dictionnaire franco-hongrois, et plus tard de son pendant hungaro-français. Ce travail qui

prendra de longues années, est une vraie réussite, on ne peut donc que regretter que la deuxième édition de 1942 a été en même temps la dernière, et que Sauvageot n'a jamais eu l'occasion de revoir et de mettre à jour son dictionnaire que beaucoup de Hongrois, comme p. ex. Illyés, considèrent comme plus utilisable que celui de Sándor Eckhardt.

Cela nous montre que la Hongrie, plus exactement la Hongrie officielle, n'a pas su toujours profiter de la présence et du travail de Sauvageot. Malgré quelques gestes dans les années 1960 (quand il est reçu docteur honoris causa à l'Université de Budapest), il n'a jamais été vraiment admis par les officiels (ni les anciens, ni les nouveaux) restant ainsi l'interlocuteur privilégié des représentants de la Hongrie spirituelle.

Mais il faut y ajouter tout de suite que cet interlocuteur privilégié qui comprenait si bien les Hongrois („le destin, mon destin m'avait plus particulièrement attaché au destin hongrois, le beau, le grand, le tragique destin hongrois") ne faisait pas le poids en France contre les indifférents et encore moins contre les propagandistes de la Petite Entente. Linguiste dans un pays où les historiens et les littéraires avaient toujours eu beaucoup plus d'importance, professeur à l'École des Langues orientales, institution qui n'a jamais réussi à être intégré dans l'Université, Aurélien Sauvageot n'a pas fait partie du groupe qui était capable d'influencer les décisions des décideurs.

Homme intègre, linguiste de renom, grande figure des relations franco-hongroises, Aurélien Sauvageot est finalement à l'image des rapports qui étaient en cours (jusqu'au moment de sa mort) entre les deux pays, curieux mélange de passions et d'indifférence. Et c'est ainsi qu'il nous apparaît aujourd'hui, homme du siècle des lumières, touché par le destin hongrois, et métamorphosé ainsi en personnage tragique.

Eötvös Loránd Tudományegyetem
Budapest

János Szávai

Ordass Lajos Önéletrajzi írások

(Válogatta, sajtó alá rendezte: Szépfalusi István)
(Európai Protestáns Magyar Szabadegyetem, Bern, 1985–87. 1040 lap)

Lajos Ordass served as a Lutheran bishop in Hungary in 1945 and 1948, as well as between 1956 and 1958. The membership of the Hungarian Evangelical Lutheran Church was not numerous – during Ordass's ministry only about 4% of the country's total population belonged to that church; its great historical legacy, however, was created by the fact that this church gave the nation substantially more writers, poets, scholars, and intellectuals than that small percentage would imply. Ordass was a leading ecclesiastical bishop when the Communist Party waged its most severe ideological and political assaults against churches.

In 1948 Ordass was arrested and sentenced to prison for two years on a false accusation stemming from his visit to the United States and Western Europe, during which time he received financial assistance for his church, funds which he was accused of misappropriating. By the summer of 1956, the social-political situation had deteriorated to such a degree, and the state appointed church leaders had become morally bankrupt to such an extent, that the Communist State officials themselves responsible for church affairs initiated the bishop's total rehabilitation, including his financial affairs. Interestingly, all this happened before October 23, 1956 – prior to the outbreak of the Hungarian uprising. In the following months, Ordass was reinstated as bishop and recognized throughout all of Hungary. Both in Hungary and abroad, he tried to reconstruct his church, which had been annihilated by the Stalinist regime.

Nevertheless, he soon found himself face to face with a revived Stalinistic State-Church policy which ostracized him, partially by using outside force and blackmail, partially by persuading his congregation to act against him. His international reputation as First Vice President in the World Association of Lutherans failed to save him. In the two decades that followed, until his death, he was prohibited from openly conducting church services and from traveling abroad. Some of his enemies, under the leadership of his successor Zoltán Káldy, with whom the State-Church policy makers enjoyed complete and reciprocal trust, wanted to isol-